

**Assemblée générale**

Distr. générale  
16 décembre 2003  
Français  
Original: espagnol

---

**Cinquante-huitième session**

Point 60 de l'ordre du jour

**Suite à donner aux textes issus du Sommet du Millénaire**

**Lettre datée du 12 décembre 2003, adressée  
au Secrétaire général par le Représentant permanent  
du Honduras auprès de l'Organisation des Nations Unies**

J'ai l'honneur de vous faire tenir ci-joint le texte du discours que S. Ém. le cardinal Oscar Andrés Rodríguez Maradiaga a prononcé devant le Congrès national du Honduras, le 8 décembre 2003 (voir annexe).

Ce discours, qui décrit les problèmes posés par la pauvreté et les moyens de lutter contre ce fléau, s'inscrit dans le cadre des objectifs du Millénaire en matière de développement adoptés par l'Organisation des Nations Unies.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir faire distribuer le texte du discours au titre du point 60 de l'ordre du jour de la cinquante-huitième session de l'Assemblée générale.

L'Ambassadeur,  
Représentant permanent  
(*Signé*) Manuel **Acosta Bonilla**



**Annexe à la lettre datée du 12 décembre 2003, adressée  
au Secrétaire général par le Représentant permanent  
du Honduras auprès de l'Organisation des Nations Unies**

**N'oubliez pas les pauvres**

Je voudrais, à cette occasion, partager avec vous quelques réflexions qui m'animent au plus profond de moi-même et qui prennent une importance toute particulière dans cette enceinte où l'on débat si souvent des problèmes que connaît notre cher pays, le Honduras.

Le thème que je souhaite aborder est l'un des plus vieux de l'histoire de l'humanité, c'est un thème maintes fois ressassé, qui se cache et disparaît, pour ensuite montrer soudainement un nouveau visage, et qui, sous cet avatar, revient nous narguer.

Du point de vue de la foi, je suis convaincu que ma mission durant ces 25 années a été d'être une « passerelle », un « faiseur de ponts », celui qui n'a de cesse de rapprocher les deux rives du fleuve, celui qui refuse de voir dans l'humanité la marche irréconciliable de deux mondes. Je vois et conçois la doctrine sociale de l'Église comme le lit d'un fleuve où coule l'histoire et je pense que j'ai lutté et souffert pour que la coexistence entre tous les Honduriens, en tant qu'enfants d'un même Dieu et Père, soit possible.

Lorsque les apôtres ont fondé les premières communautés chrétiennes, ils ont fait la recommandation suivante aux ecclésiastiques : « S'il vous plaît, n'oubliez pas les pauvres ».

Nous savons bien que près de 60 % de la population mondiale souffre de la pauvreté, qu'il est scandaleux qu'un grand nombre de personnes meurent de faim et, pire encore, de soif, que le manque de vaccins – dont le prix ne dépasse pas 10 cents – cause la mort de milliers, voire de millions de personnes, que dans de multiples régions du monde, un nombre non négligeable de personnes sont véritablement retournées vivre dans les cavernes, que la pénurie de logements et l'absence de sécurité sociale sont révoltantes, que des millions d'êtres humains vivent sans rêve ni projet car ils parviennent à grand peine à satisfaire à leurs besoins les plus élémentaires pour survivre.

Les plus savants, ceux qui réussissent à calculer le prix de la misère pour leur prochain, affirment que les pauvres sont ceux qui vivent avec moins d'un dollar par jour.

Je pense que si nous sommes honnêtes, nous devons admettre que la « fin de l'innocence » est arrivée, nul besoin de nous leurrer. Je sers un Dieu qui nous a donné une bien meilleure formule pour identifier le problème; ce n'est pas affaire de statistiques.

Écoutons attentivement : « Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez accueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venus vers moi. »

Ce passage évoque toutes les facettes possibles de la pauvreté et les comportements qui la caractérisent. Aucune d'entre elles n'est une formule

« intellectuelle ou rhétorique ». Dieu Notre-Seigneur est simple et direct et il ne nous donne pas le choix : on est pauvre ou on ne l'est pas!

Notre-Seigneur Jésus-Christ a été le seul grand révolutionnaire, personne ne parle d'« avant ou d'après César », d'« avant ou d'après Napoléon », d' avant ou d'après Marx », mais nous disons tous « avant Jésus-Christ » ou « après Jésus-Christ », parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a véritablement changé nos points de référence, nos marques d'identité.

« Avant le Christ et après le Christ », voilà la clef!

Qu'apporte le Christ à l'histoire? Beaucoup de choses! Mais ce matin, permettez-moi de n'en retenir que deux : l'amour de la paix et l'amour du prochain!

Ces deux principes ne font qu'un : il n'y a pas d'amour de la paix sans amour du prochain et vice versa.

Et en toile de fond, il y a la solidarité.

L'ONU publie chaque année un rapport sur le développement humain qui est, en quelque sorte, un examen de conscience de l'efficacité des pouvoirs publics dans le monde, une évaluation de la réalisation de l'objectif d'« humanisation ». Depuis la première parution du rapport, il y a déjà plus d'une dizaine d'années, on a pu régulièrement constater que « quelque chose » doit aller mal puisque la « situation ne fait qu'empirer ».

### **L'écart entre les riches et les pauvres**

Dans nos pays, « rien ne manque au plus petit nombre » même si « le plus grand nombre manque de pratiquement tout ». Les « symboles de statut » sont légion. Dans les « pays pauvres » du monde, il ne faut pas plus de 10 jours pour que « les privilégiés » aient accès aux dernières technologies. Il est vrai que c'est dans le tiers monde que les forces du marché s'adaptent le plus rapidement aux innovations. C'est le « statut » qui cherche à « se réaffirmer ». C'est le riche Épulon...! « Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin et qui, chaque jour, menait joyeuse et brillante vie. Un pauvre, nommé Lazare, était couché à sa porte, couvert d'ulcères, et désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et même les chiens venaient lécher ses ulcères ».

Nous lisons avec une vive émotion ce passage d'une importance capitale et nous l'interprétons comme des hommes et des femmes du XXI<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui, ceux qui prennent place à la table d'Épulon (vous pouvez l'appeler comme vous voulez, selon votre choix) sont chaque fois moins nombreux et mangent chaque fois davantage et mieux. La « qualité de vie » a fait son apparition et il s'avère bien difficile de comprendre la « culture du gaspillage ». On n'accepte que ce qui est parfait, ce qui, d'après les règles, est considéré comme de « qualité supérieure » et on jette le reste.

Lazare ramasse « les restes », mais force est de reconnaître que le nombre des Lazare a crû de manière dramatique, qu'il y a foule sous la table et que, malgré tout « ce qui reste », « il n'y a pas assez de miettes pour tous ».

Je me souviens de celui qui affirmait avec cynisme que la manière de résoudre les problèmes sociaux consistait à « laisser régulièrement tomber » de plus en plus de miettes pour ceux qui s'agitent sous la table.

D'autres pensent qu'il faut apporter des chaises, des bancs et des sièges pour augmenter le nombre des convives qui sont assis à la table, qui ont une bonne situation sociale.

Nombreux ont été ceux qui ont pris peur à l'idée de voir davantage de visages humains autour de la table, davantage de convives convenablement assis qui participent au développement.

À ce moment, j'ai une pensée reconnaissante pour les chiens et les chats.

Vous avez sans doute remarqué qu'ils n'ont aucun problème de race, de couleur ou de pedigree pour reconnaître la nature canine ou féline de leurs semblables. Au contraire, nous, pauvres humains, connaissons ce problème, en souffrons et tentons de le surmonter. Vous vous souvenez qu'Aristote lui-même éprouvait quelque difficulté et parlait des esclaves comme d'« animaux très semblables à nous-mêmes ». Mais c'était avant l'arrivée du Christ. Cependant, ces difficultés se sont à nouveau posées à la grande époque des philosophes – entre les XVe et XVIIe siècles – et nous avons dû organiser des synodes et des conciles pour déterminer si les Indiens et les Noirs étaient des êtres humains.

Après tout cela, alors que nous avons déjà décidé qu'ils étaient des êtres humains, que nous nous enorgueillissions de notre intelligence et que nous avons consacré ces principes dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, nous avons à nouveau oublié et, aujourd'hui encore, les pratiques discriminatoires fondées sur la race, la couleur de la peau, le sexe – et pire encore – le revenu, persistent.

Et nous ne nous sommes pas alarmés lorsque les mêmes difficultés se sont posées pour les femmes, qui ont dû lutter âprement pour se faire une place dans la société.

Ce problème est réapparu aujourd'hui sous une autre forme. Les Européens et les Américains du Nord se demandent si les migrants sont des êtres humains comme eux. À l'heure actuelle, nous ne sommes que des « latinos » ou des « groupes extracommunautaires » aux yeux des Européens.

Nous nous posons de toute évidence la même question à propos des « exclus », qui sont si semblables aux autres êtres humains, à part que...

Le fléau de la xénophobie a ressurgi. Il ne tient pas à la couleur de la peau mais il est nécessairement attaché à la dure couleur de la pauvreté, à la dure réalité de ceux qui vivent sous la table et ne sont pas « assis à la table de Dieu le Père ».

Je crois que saint Paul, qui disait : « Il n'y a ni hommes ni femmes, ni Juifs ni Grecs, ni hommes libres ni esclaves, vous êtes tous un en Jésus-Christ », s'arracherait les cheveux s'il voyait qu'aujourd'hui, après tant de siècles de culture chrétienne, cela n'est pas encore tout à fait certain!

Et d'aucuns se demandent alors subitement ce qu'il en est de « la guerre froide »? Les connaisseurs affirment qu'elle est bel et bien finie. Les analystes nous ont dit : « Aujourd'hui la voie du progrès est ouverte. Nous ne faisons qu'un; il n'y a plus de capitalistes ni de communistes, mais des êtres humains vivant dans la dignité et pleins d'optimisme ».

Nous étions parvenus à la conclusion que la « sécurité » était acquise à partir de ce moment et qu'il fallait mettre un frein à la « subversion de la pauvreté » en encourageant le développement.

On pensait que la pauvreté était l'ennemi juré de la démocratie et que ce fléau ne pouvait être jugulé qu'en ouvrant la voie à la « participation », à la réalité de « faire partie », de « prendre part », et aussi de « prendre la part » qui nous revient.

Il y a eu beaucoup de belles paroles, une extraordinaire rhétorique, de multiples plans, mais peu de réalisations.

« Les affections ce sont les oeuvres – les actions » disaient les anciens et je me demande sincèrement pourquoi tous les gouvernements veulent absolument « réinventer l'histoire » et ne décident pas au contraire de travailler sur ce qui existe déjà. Pourquoi sommes-nous toujours en train de commencer quelque chose?

La guerre idéologique a pris fin, mais nous sommes confrontés à une guerre encore plus dure, celle que livreront ceux qui n'ont plus rien à perdre. Le fatalisme de la pauvreté frappe à nos portes. Nous serons tous coupables si nous ne réagissons pas à temps.

« Partage ton pain avec celui qui a faim » dit Notre-Seigneur... Cette phrase est non seulement une belle phrase, mais elle revêt aujourd'hui un caractère d'urgence.

### **La renaissance de la politique**

L'être humain s'interroge sur le destin de l'histoire et cela l'amène à se demander s'il y aura une renaissance de la politique. C'est là l'une des solutions. « La politique, c'est l'exercice du pouvoir aux fins de la réalisation du bien commun » et ce bien commun, à la base, c'est celui de la survie, qui n'admet aucune théorie.

Un pauvre est celui qui ne peut satisfaire ses besoins de base, qu'il s'agisse de l'alimentation, des vêtements, de la santé, du logement, de la formation ou de l'emploi.

Faites le compte et vous verrez et reconnaîtrez les pauvres et ceux qui sont aujourd'hui menacés au quotidien par la misère. Tous ceux qui risquent de perdre leur emploi sont au seuil de la pauvreté. Il s'agit des jeunes qui se rendent soudain compte qu'ils ont étudié en vain car il n'y a pas de travail qui leur permettrait de donner libre cours à leurs ambitions.

Si vous suivez les programmes électoraux de tous les professionnels de la politique, celle-ci vise à réaliser tel objectif, à offrir tel avantage... On sait que la première définition de la politique, c'est « l'art de survivre ensemble en faisant preuve d'humanité ».

On arrive donc à la conclusion que la politique est en faillite, car on sait qu'il faut agir mais on ne le fait pas et, lorsque la culpabilité augmente, il est alors trop tard pour se dire : « Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». Les politiciens savent bien ce qu'ils font et ce qu'ils laissent de côté. Ils sont la cause d'une dette

qui, à la différence de la dette extérieure, ne peut faire l'objet d'une grâce. La « dette sociale implore le ciel » et elle ne s'effacera pas d'elle-même.

### **Et maintenant, où allons-nous?**

Arrivés à ce stade de notre réflexion, nous en venons inévitablement à nous poser la question suivante : Où allons-nous? Ceux qui observent le monde savent aujourd'hui que nous sommes au bord du précipice, que la guerre contre l'Iraq n'est qu'une guerre publicitaire alors qu'actuellement, dans le monde entier, 35 conflits font un nombre inimaginable de victimes.

Le monde, nous tous, nous devons nous arrêter et consulter une nouvelle fois de notre « carte de navigation » pour être en mesure de faire face au défi de la pauvreté.

Je regrette de devoir le dire, mais si nous consacrons les ressources que nous utilisons si facilement pour donner la mort à la seule fin d'empêcher les gens de mourir de faim et de soif, ces ressources seraient plus que suffisantes. Ce qui fait défaut, c'est la « volonté politique » nécessaire pour prendre conscience de ce que l'on peut acheter la sécurité en partageant la faim et la misère de son prochain.

J'ai peine à voir que ceux qui s'autoproclament des « démocrates » supposent que celui qui n'a eu qu'à souffrir de la démocratie va en être un ardent défenseur.

Ce n'est plus l'idéologie qui nous sépare; ceux qui ont les yeux tournés vers notre Amérique vont assister à une renaissance des vieux mouvements populistes fondés sur la volonté et la détermination de faire en sorte que les gens aient de quoi manger.

Il est intolérable qu'au troisième millénaire, des êtres humains aient faim ou soif. Survivre est un droit et la politique avec tout le pouvoir à sa disposition doit contribuer à ce droit.

### **Une humanité famélique**

Nous faisons marche arrière! En plein XXI<sup>e</sup> siècle, en plein troisième millénaire, on retrouve toutes les étapes de l'histoire de la pauvreté.

Somalie, Biafra, Albanie, Éthiopie ... les photographies et les documentaires sont éloquentes. Mozambique : faim et sida. Le décompte serait impressionnant; dans tous les pays, on trouve toutefois des témoins silencieux du passage de cette meurtrière silencieuse qu'est la faim.

Je me souviens qu'il était courant que l'on s'inquiète des gens qui parlaient du Nord et du Sud. Nous, nous disions : « Attention, prenez-garde, car chaque Nord a son Sud et chaque Sud a son Nord ». Les pays riches ont de grandes zones de pauvreté et, dans les pays pauvres, il existe des enclaves de richesse inimaginable.

Il faut faire quelque chose pour commencer à construire la paix durable qui, dans la pratique, se fonde sur la capacité de satisfaire les besoins dictés par la nécessité de survivre; la cohabitation signifie la transmission de biens capables de donner la certitude de ne pas mourir parce que l'on est dans le besoin.

C'en est fini de l'ère de la coexistence pacifique où, par souci d'être sociable, je m'interdisais de faire le mal à autrui, de ce « caïnisme social » qui fait que je laisse mon prochain mourir usé par les privations sans prendre la peine de lui venir

en aide pour qu'il survive. Nous sommes entrés dans l'ère dite de la « solidarité » qui suppose non seulement que nous ne fassions pas de mal à notre prochain mais que surcroît nous impose de nous occuper de lui, de l'adopter, d'être coresponsable de son destin.

Albert Camus affirmait que – bien qu'il ne croie pas, bien qu'il n'ait pas la foi en Jésus-Christ, bien qu'il ne soit pas chrétien – la lecture de l'Évangile l'avait conduit à une éthique incontournable, qui m'interdit de vivre tranquille tant qu'un seul de mes frères souffre.

Le christianisme tel qu'il est pratiqué couramment est un « christianisme de guerre froide » qui n'a pas encore fait place à l'« amour du prochain ». Dans le christianisme, les « péchés commis par omission » sont souvent plus graves et plus douloureux que ceux commis par action.

Le christianisme est un compromis avec autrui. C'est pourquoi il faut se lancer d'urgence dans une nouvelle évangélisation. Comment puis-je vivre tranquille face à la faim du pauvre si sa foi attend de rejoindre la mienne pour que se reproduise au nom du Seigneur, dont la foi nous unit, la multiplication des pains et des poissons et la transformation de l'eau en vin?

Nous sommes toujours dans l'attente du miracle. Combien de soupes populaires faut-il créer pour satisfaire la faim au quotidien? Combien de foyers faut-il ouvrir? Combien de vêtements faut-il distribuer si nous parvenons à la foi, à la foi qui fait croire qu'en vérité, dans chaque pauvre, se retrouve le visage de notre Dieu et Seigneur?

### **L'exclus**

Aucune pause n'est possible. Tout retard tue. Me retournant vers le passé, je me souviens que le Sommet social de Copenhague de 1995 reconnaissait que la pauvreté, le chômage et l'exclusion sociale sont des facteurs étroitement liés aux thèmes de la sécurité et qu'il faut d'urgence parvenir à un nouvel engagement mondial pour réduire les profondes inégalités qui sont à l'origine des situations sociales explosives, des antagonismes ethniques et de la détérioration de l'environnement.

Vous, ici au Congrès de la République, comptez parmi vous des personnes qui connaissent et comprennent tout cela. Elles savent parfaitement que la connaissance doit aller de pair avec la « volonté politique » et la « décision politique » et que celles-ci doivent être permanentes, continues et être renforcées à chaque instant par l'indomptable désir d'être au service du prochain!

Le fait est qu'il est peut-être trop tard. Je me souviens qu'étant enfant, j'entendais parler des « pauvres ». Des années plus tard, jeune homme, je vis apparaître un nouveau mot incroyablement parlant : « le marginalisé » qui me ramenait au monde de l'école avec les cahiers sur les feuilles desquels figurait à gauche une ligne verticale au-delà de laquelle il ne fallait pas écrire; c'était la « marge ». Ce qui était marginalisé était hors texte, dans la marge, ne comptait pas; mais sa place était là, il était quand même dans le cahier.

Aujourd'hui, la situation a encore empiré; le mot qui est utilisé est tout aussi parlant. On parle de l'« exclus »; il n'est même plus dans la marge, il n'est plus dans le cahier, il n'a pas sa place dans notre réalité!

C'est absurde! Nous revenons aux pires époques que l'on croyait disparues avec la civilisation et nous revenons, sans qu'importe le coût social de ce retour en arrière, aux injustices que l'on croyait vaincues.

Les « exclus » se multiplient, ils sont différents des pauvres que nous connaissons. L'« exclus » se sait exclus et souhaite échapper à cette situation à n'importe quel prix; il tente le tout pour le tout parce qu'il n'a rien à perdre; il connaît, dans son inconscient, l'histoire et sait – dans son corps, dans son sang, dans la mémoire d'autrui – qu'à la fin il gagnera. Les « exclus » qu'hier on appelait « migrants » étaient maltraités mais leurs héritiers forment aujourd'hui l'âme et le corps de cette société qui ne voulait pas d'eux.

L'« exclus d'aujourd'hui » sent qu'il lui sera plus difficile d'être accepté. Il vient et il reste. « La migration c'est l'exclusion en mouvement », une exclusion qui a coupé les ponts et qui réclame, exige et prend même les armes pour faire valoir un droit sur lequel elle n'est pas prête à transiger. Elle ne s'embarrasse pas de mots, estimant que la réalité parle d'elle-même.

Je sais bien que nous devons insister sur les « droits fondamentaux », mais je tiens à affirmer qu'avant tout, il faut satisfaire les « besoins fondamentaux ». Il me vient à l'esprit que les défenseurs de ces droits – ou tout du moins une bonne partie d'entre eux – ne s'engagent pas de façon aussi concrète et réelle que l'homme qui dit franchement « j'ai faim » ou la femme qui te dit en face qu'elle n'a pas de quoi nourrir ses enfants ou à ceux à qui nous prescrivons comme remède de travailler sans savoir que c'est précisément le manque de travail qui les a fait tomber dans la pauvreté.

### **Le quart monde**

Ainsi est né, chers amis, le quart monde, ce monde beaucoup plus douloureux dans sa réalité que le tiers monde. Le quart monde exprime la situation de l'exclus dans la société de l'opulence. Il est un cancer qui la fera voler en éclats si l'on n'agit pas maintenant! La solution est évidente et elle a pour nom le développement; elle est le fruit de l'union de la justice sociale et de la dignité humaine, qui ne sont rien l'une sans l'autre et doivent aller de pair. Elle repose tout simplement sur une « conversion à l'humain », ce qui est quelque chose de très catholique puisque « l'homme est la voie de l'église ».

Ce savoir ne s'apprend ni à l'université, ni dans les grandes écoles. Il apparaît, comme l'a dit une fois Nikos Kazantzakis, lorsque les yeux de Caïn voient avec émotion l'infortune et la fragilité d'Abel et décide de le tuer... d'amour!

### **Sur le chemin de la mondialisation**

Chers amis, voilà que point l'aube de la mondialisation et son premier combat. Ce combat sera source d'une plus grande pauvreté. Nous devons continuer à insister sur la Vérité de la Paix. Aujourd'hui, par la volonté des hommes, la mort est venue. C'est lamentable. Cela dit, la mondialisation de l'économie, la globalisation de la politique, ne doit pas être un obstacle pour nous. Elle ne doit pas être un obstacle si nous procédons auparavant avec clarté et avec courage pour poser un préalable qui change l'évolution des choses. Ce préalable est la « mondialisation de la solidarité ». Si cette mondialisation ne se fait pas, toutes les autres facettes de la mondialisation vont nous détruire. La mondialisation de l'économie sans la mondialisation

de la solidarité est synonyme de suicide pour les pauvres et, partant, pour la majorité de l'humanité.

Je me souviens encore quand, lors du Synode de l'Amérique, le Saint-Père Jean-Paul II a évoqué cette idée; il a pressenti l'avenir, il a su devancer l'histoire; il peut aller au-devant de l'histoire lorsque l'histoire nous a montré à tous que la mondialisation sans valeurs est une mondialisation sans valeur.

Nous ne pouvons pas nous obstiner dans notre aveuglement; nous allons non seulement vers la mondialisation des marchés – synonyme de concentration de la richesse – mais aussi vers la mondialisation de la pauvreté, synonyme pour les pauvres de la disparition de l'espérance.

L'autre jour, j'ai entendu cette affirmation : « Ce qui est répréhensible sur le plan moral ne peut pas être correct sur le plan économique ».

En fait, dans le monde, nous devons prendre la décision de nous autodétruire ou de récupérer les vestiges des vraies espérances; celles qui grandissent avec l'Évangile et sont scellées par lui. J'ai eu l'occasion de lire un livre paru aux éditions Carlos Lohlé qui était celui d'un homme qui a fait de l'amour des pauvres la mission de sa vie. Il s'agit de l'abbé Pierre qui affirmait devant un public restreint de la « Grande Pomme » qu'il n'était pas venu demander de l'argent mais beaucoup plus! « L'argent ne vaut rien s'il ne s'accompagne pas du don de soi, de votre présence au côté de ceux qui souffrent. La philanthropie sans amour réel du prochain ne sauve pas, elle détruit ».

Si l'on observe bien le monde, on en arrive à penser que la première grande lutte est celle contre la misère, contre l'égoïsme, contre l'indifférence, contre le conformisme. Il faut comprendre que la pauvreté est le principal ennemi de la paix.

Il convient de promouvoir la justice et d'approuver la loi de justice constitutionnelle qui donne à la Cour suprême de justice le pouvoir d'interpréter la Constitution.

L'Évangile reste d'actualité et plein de défis. Il nous dit qu'il faut revenir aux eaux de l'Esprit Saint, vivre l'amour du Seigneur Jésus-Christ en imitant son exemple et voir dans les yeux de son prochain l'image du Seigneur qui dira au dernier jour : « Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces pauvres, c'est à moi que vous les avez faites ».

Je suis venu ce matin partager avec vous les joies et les espérances d'un pasteur de l'Église qui a reçu en héritage le cher archidiocèse de Tegucigalpa et rendre grâce au Seigneur qui a jugé bon de me confier cette mission!

Et je suis venu vous dire la vérité de ma vie. Nous ne cherchons pas la vérité là où elle n'est pas; ouvrons l'Évangile et nous y trouverons la vérité des vérités dite avec l'amour et la fermeté du Seigneur Jésus-Christ. N'oubliez pas, mes chers frères, « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ».

Merci beaucoup.

L'Archevêque de Tegucigalpa (Honduras)  
Oscar Andres Cardinal Rodriguez **Maradiaga**

Le 8 décembre 2003